

Mélancolique passion

Le cinéma de Paolo Sorrentino

Frédéric Bouchard

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, F. (2016). Mélancolique passion : le cinéma de Paolo Sorrentino. *Ciné-Bulles*, 34(1), 22–27.



Portrait Le cinéma de Paolo Sorrentino

Mélancolique passion

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Michael Caine et Harvey Keitel dans **Youth**
de Paolo Sorrentino — Photo: Fox Searchlight

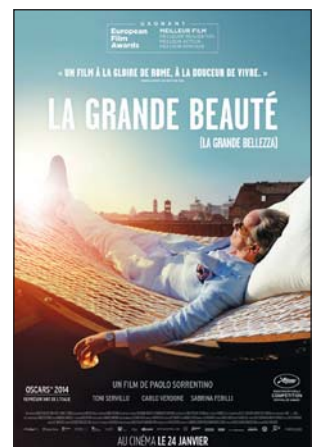
Nouvelle coqueluche du cinéma italien, Paolo Sorrentino est comparé aux plus grands. Fellini, Resnais et Welles sont les noms des influences qui reviennent souvent pour évoquer son cinéma encore relativement jeune. Cible favorite de la presse française, il possède néanmoins sa carte blanche pour le Festival de Cannes où plusieurs de ses films ont été sélectionnés en compétition au fil des ans. Sa reconnaissance internationale survient en 2008, grâce à un certain portrait d'un premier ministre d'Italie corrompu, durant les années 1990. **Il Divo** imprègne les esprits par sa capacité à relater les faits tout en restant distrayant dans son tableau noir du pouvoir. Cette percée lui permet un premier long métrage en langue anglaise, **This Must Be the Place** (2011), où Sean Penn incarne une vedette rock (Cheyenne) désirant rendre justice à son père. Mais c'est en 2013 que la consécration se confirme : **La Grande Bellezza** (**La Grande Beauté**), fresque baroque où la virtuosité du cinéaste s'amalgame à une nostalgie douce-amère. La conversion hollywoodienne ne pouvait tarder : **Youth**, plus récente œuvre, réunit Fred et Mick, deux vieux amis, dans un luxueux hôtel des Alpes. Le premier est un compositeur et chef d'orchestre à la retraite, sollicité pour se produire exceptionnellement devant la reine Élisabeth II lors d'un concert organisé pour l'anniversaire du prince Philip, ce qu'il refuse obstinément. Le deuxième, un cinéaste sur le point de pondre son ultime film. Entre balades en montagne et randonnées en forêt, les deux hommes conversent et se souviennent.

Si **Il Divo** fut un avènement dans la filmographie du cinéaste, trois longs métrages précèdent la venue au monde planétaire de Sorrentino. Ces films, que la cinéphilie tarde toujours à découvrir, esquissent les traces d'un œuvre en train de se forger. **L'Uomo in più** (**L'Homme en plus**, 2001), **Le Conseguenze dell'amore** (**Les Conséquences de l'amour**, 2004) et **L'Amico di famiglia** (**L'Ami de la famille**, 2006) portent en effet les signes d'un cinéaste aux préoccupations esthétiques déjà évidentes, en plus d'une fascination marquée pour la culture et d'une obsession pour la jeunesse au féminin.

Youth se présente à la fois comme la continuité et l'aboutissement de cet œuvre. Prenant des airs de Cène, le film perpétue les thématiques qui ont fait la marque du cinéaste napolitain. Les deux héros septuagénaires, les réflexions sur le temps et sur le

passé témoignent d'une étonnante et profonde nostalgie, tant chez le cinéaste quarantenaire que chez ses personnages. Si certains sont prêts à crier aux clichés lorsque Fred et Mick comparent le nombre de gouttes d'urine qui s'échappent de leur urètre chaque matin, il n'en reste pas moins que Sorrentino fait preuve d'une réelle sensibilité malgré ces quelques « gags de vieux ». Les deux hommes — incarnés par Michael Caine et Harvey Keitel — illustrent deux facettes d'une même tristesse, le cynisme et la mélancolie, thèmes récurrents chez Sorrentino. Mais un archétype demeure : l'artiste vivant sur sa gloire passée. Cheyenne, dans **This Must Be the Place**, partage cette indifférence face à son destin. Le regard inconsolable de Sean Penn, sa voix frêle et les vêtements de rocker qu'il porte trahissent non seulement une douleur enfouie, mais aussi un désir de refouler l'être qu'il est devenu aujourd'hui. Dans **La Grande Bellezza**, Jep Gambardella (Toni Servillo), un autre artiste, auteur d'un seul roman en 40 ans celui-là, demeure plus opaque devant les blessures du passé. Les mondanités de son existence réussissent à combler et à remplir un vide abyssal. Elles ne suffisent pas cependant à dissimuler sa cynique tristesse. Une séquence déchirante où Jep éructe de dures vérités à Stefania, une amie (Galatea Ranzi), montre la cruauté dont l'homme fait preuve et témoigne d'une lucide insolence acquise au fil de ces années. C'est ce même discernement qui caractérise Fred, dans **Youth**, lorsqu'il dévoile à sa fille Lena (Rachel Weisz) l'horrible raison qui a poussé son ex-mari à la quitter, tiraillé entre son devoir protecteur et son désir d'honnêteté.

À ce propos, le père, chez Sorrentino, n'est pas une figure très digne. Au-delà des monstruosité que révèle Lena dans une tirade assassine où elle expose l'égoïsme de son géniteur, Mick apparaît aussi comme intraitable et grossier lorsqu'il reproche à son fils — l'ex-mari de Lena — de quitter sa femme pour une autre. Dans **This Must Be the Place**, le conflit paternel au cœur même du récit renverse cette tendance avec un Cheyenne rongé par la culpabilité face à un père mourant qu'il n'a pas vu depuis 30 ans, et ce, malgré qu'il ait été rejeté de façon catégorique et superficielle par ce dernier (il condamnait l'allure glam rock de son fils). L'amour-propre caractérise également la complaisance de Jep de **La Grande Bellezza** et la mégalo-manie de Giulio Andreotti dans **Il Divo**, deux créatures qui ont laissé derrière elles une carrière



dérisoire et un règne basé sur la manipulation. Ces héros trouvent le réconfort dans l'amitié. Dans ses deux derniers longs métrages du moins, le cinéaste valorise l'esprit de fraternité et l'affection entre les personnages. **La Grande Bellezza** pousse cette idée jusqu'à créer une forme de communauté entre le protagoniste et son entourage tandis que **Youth** s'attarde à la relation liant deux hommes. Dans les deux cas, la vérité partagée y est complice et perverse, mais nécessaire.

À l'image des personnages centraux des trois films qui ont précédé **Youth**, Fred est un homme pour qui il est difficile d'éprouver de l'empathie. Détesté par ses proches, adulé par les autres, le héros, chez Sorrentino, parvient péniblement à conjuguer vie privée et réussite professionnelle. Le personnage joué par Michael Caine incarne le plus explicitement ce conflit, ayant abandonné sa femme et ses enfants au profit d'une carrière musicale des plus prolifiques. Contrairement à Andreotti et Jep, Fred se repent et obtient l'absolution. Son entêtement à ne pas jouer pour la Reine cache une déchirante motivation qui l'expie de ses fautes aux yeux de sa fille, Lena. Si cela démontre un adoucissement et une compassion plus soutenues chez Sorrentino, cette distinction humanise davantage son cinéma.

L'esthétisme de Sorrentino

Ce cinéma ne serait rien sans le génie visuel de Sorrentino devenu presque épique. Sa caméra, son

découpage et son montage insufflent à ses films un souffle large et vif, un peu comme si le réalisateur cherchait à appuyer la philosophie de ses personnages en compensant leur morosité par une soif immodérée du beau. C'est bien ce que capte le cinéaste et qui frappe de plein fouet le spectateur, cette « grande beauté », qui est partout. Dans **Il Divo**, c'est une course de chevaux juxtaposée à une chasse à l'homme, qui se termine en meurtre crapuleux, ou encore une soirée où les convives du premier ministre fêtent et dansent à l'intérieur d'un dynamique plan-séquence. C'est l'attention particulière aux détails ou encore un tendre duo sur une pièce des Talking Heads dans **This Must Be the Place**. C'est Rome au grand complet dans **La Grande Bellezza**. Dans **Youth**, ce sont les corps dénudés d'hommes et de femmes de tous âges, les paysages pittoresques des Alpes ou, plus simplement, les moments partagés entre les personnages. Chacun des plans, chez Sorrentino, est composé, harmonisé, sublimé. C'est par cette passion esthétique que le cinéaste italien révèle toute l'ampleur de sa fougue et de son talent de plasticien.

Par exemple, sa manière de filmer la nuit crée un fort effet. La disposition des corps, les jeux d'éclairage et la photographie isolent très souvent les personnages dans le cadre, un peu comme si la nuit les illuminait. Cette signature visuelle est dans chacun des quatre longs métrages commentés dans le présent article; elle offre au spectateur de véritables tableaux à contempler. Dans **La Grande**



Paul Dano, Harvey Keitel, Michael Caine et Rachel Weisz dans **Youth** — Photos: Fox Searchlight



Photo: Gianni Florito



Toni Servillo dans **La Grande Bellezza** et **Il Divo** ainsi que Sean Penn dans **This Must Be the Place**

Bellezza, c'est Jep qui déambule devant les monuments de Rome; dans **Il Divo**, c'est un souper dans les jardins de la résidence de Giulio Andreotti mis en scène tel un dernier repas entre un Judas et ses apôtres. Dans **Youth**, Sorrentino produit une nouvelle forme de vie pour ses personnages. Non seulement ils s'y retrouvent, observent et discutent, mais le monde dépeint par le cinéaste crée une impression de suspension temporelle.

Autrement, le metteur en scène démontre aussi un intérêt prononcé pour le spectacle. Bien évidemment, cela contribue à harmoniser son écriture cinématographique, mais l'omniprésence de telles séquences dans ses films ne peut que participer au plaisir du tableau. Dans **This Must Be the Place**, le numéro musical de David Byrne, chanteur des Talking Heads, opère une catharsis chez le personnage joué par Sean Penn. Dans **La Grande Bellezza**, le talent et la colère d'une jeune enfant sont transformés en attraction frivole alors qu'elle rugit sa haine en réalisant un tableau abstrait gestuel devant le regard impassible des convives. Même dans **Il Divo**, la tirade de Giulio a des airs de scène théâtrale lorsqu'il confesse ses crimes. La séquence où Toni Servillo, assis seul dans une grande pièce,

s'adresse à la caméra va au-delà du simple effet de style ou de la représentation d'un acteur en pleine possession de ses moyens. C'est le récit intérieur d'un homme politique qui passe aux aveux, prenant le spectateur comme témoin. **Youth** appuie cette idée en s'ouvrant et en se terminant avec un numéro musical. *You Got the Love* débute le film où une chanteuse et un batteur performant sur une plateforme qui tourne sur elle-même. Et c'est Michael Caine orchestrant l'une de ses compositions devant une salle comble qui clôt le récit. Le long métrage passe alors d'une pièce populaire, où la performance anonyme tourne littéralement à vide, à un véritable moment de grâce où la consécration du compositeur n'a d'égal que l'émouvante trame sonore classique de David Lang, qui exprime avec déchirement le drame de Fred. C'est ainsi que le spectacle migre du divertissement clinquant à une tragédie bouleversante, alors que le héros embrasse et transcende sa désolation.

Cela n'empêche pas Sorrentino de truffier ses longs métrages de séquences purement poétiques. Si elles foisonnent dans **La Grande Bellezza**, prenant une dimension symbolique, voire christique, elles sont plus dispersées dans **Youth**. Ces



Michael Caine et Paolo Sorrentino lors du tournage de **Youth** — Photo: Fox Searchlight

moments deviennent oniriques, servant davantage les personnages que le récit. En effet, un émouvant passage où Mick hallucine tous les personnages féminins qu'il a mis en scène durant sa carrière n'est pas uniquement un testament de son travail de cinéaste, mais aussi sa déclaration d'amour à la gent féminine ainsi qu'aux actrices.

Mais Sorrentino n'est pas à l'image de Jep. Son amour de la splendeur ne sert jamais à combler le vide de son cinéma, bien au contraire. Il lui permet d'étayer un propos complexe et nuancé sur l'art, qui se précise plus que jamais dans **Youth**. Comme on l'a déjà mentionné, les protagonistes imaginés par le réalisateur sont ou ont été des artistes. Si le premier ministre d'**Il Divo** ne fait pas partie de cette tribu, il éprouve néanmoins pour eux un profond respect. Il préfère que l'on se souvienne de lui comme un grand homme cultivé plutôt que « comme un grand homme d'État ». Pour les autres, leur statut d'icône oubliée leur confère une sorte de désenchantement et de désillusionnement intimes. Leur capacité — ou leur incapacité — à donner un sens à leur nouvelle

existence — Cheyenne y parvient dans **This Must Be the Place**, Jep dans **La Grande Bellezza** aussi, mais avec plus de cynisme — permet difficilement de cerner la position de Sorrentino. Même **Youth**, avec sa multitude de personnages d'acteurs et de scénaristes, trahit un point de vue réfléchi, mais jamais définitif. Il y a d'abord le meilleur ami scénariste, Mick, qui succombe à une vision romantique et idéaliste du septième art, mais aussi du métier. Il y a Jimmy Tree (Paul Dano), acteur connu et reconnu pour un rôle de robot qu'il désire enterrer, n'ayant pas durablement marqué, à ses yeux, le public. L'équipe de scénaristes qui accompagne Mick dans sa recherche créative illustre l'étonnante harmonie du groupe malgré l'écart générationnel séparant ces jeunes apprentis du monstre sacré. Puis, il y a Brenda Morel (Jane Fonda), une survivante, une légende. Actrice fétiche de Mick, elle commet la trahison ultime en se désistant de son nouveau projet, lui préférant un rôle à la télévision. « La télévision est le futur, en fait, c'est aussi le présent », affirme-t-elle au vieil homme démolé par ce qu'il considère comme une incompréhension totale du cinéma. Impossible de ne pas voir un commentaire sévère de la place prépondérante du médium télévisuel et de son influence sur l'art cinématographique. Mais le prochain projet de Sorrentino — une minisérie de huit épisodes mettant en vedette Jude Law dans le rôle du premier pape américain — est soit la plus grande preuve d'hypocrisie d'un cinéaste adulé précisément pour son esthétique cinématographique, soit le plus désarmant témoignage d'humilité d'un artiste au talent élastique, prêt à jouer le jeu jusqu'à contaminer de son génie un médium par un autre.

La femme au-delà de son image


Fidèle à la très forte impression laissée par **La Grande Bellezza** chez les cinéphiles, la féminité sorrentinienne se résume souvent à de beaux corps de femmes, généralement jeunes et nus. S'il est difficile de contredire cette vision, fantasmée et masculine, du sexe opposé présentée dans le fameux long métrage — et reprise à des fins de comédie dans **Youth** alors que les deux hommes contemplant une jeune femme aux formes parfaites qui se baigne nue sous leurs yeux — il n'en demeure pas moins que les personnages féminins ont taillé leur place dans l'univers du cinéaste. Elles sont passées de personnages adjuvants silencieux (Livia Danese, l'épouse loyale d'Andreotti dans **Il Divo**) à figures complices et tendres. La

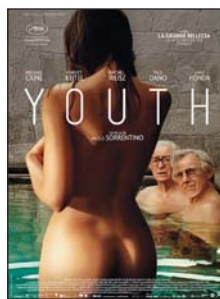
Jane de Frances McDormand, dans **This Must Be the Place**, est une femme active (elle est pompière et pratique le tennis, laissant gagner son mari à l'occasion) et a une influence positive dans la vie de Cheyenne. C'est pourtant **Youth** qui offre les deux personnages féminins les plus marquants et les plus forts de la filmographie du cinéaste. D'un côté, Lena, enfant fidèle à son patriarche, blessée par un mari adultère. Auprès de son père, elle trouve la force de lui pardonner, en plus de se voir donner une deuxième chance au jeu de l'amour. De l'autre, Brenda, cette actrice impériale, se définit comme une femme avec des couilles (« woman with balls ») — image aussi revendiquée par Stefania, l'amie humiliée de Jep. Toutes deux existent en dehors de l'univers des protagonistes masculins, et ce, même si elles ne sont pas constamment au cœur du récit. Elles bénéficient aussi de l'interprétation de deux grandes actrices, Rachel Weisz, qui apporte intensité et fragilité au rôle, et Jane Fonda, qui, par sa détermination féline et féroce, réussit à imprégner les esprits lors d'une impitoyable unique apparition de quelques minutes à peine.

Du côté des hommes, c'est une collaboration unique qui se dessine avec évidence : celle de Sorrentino et de Toni Servillo. L'acteur s'est imposé dans l'univers du réalisateur italien depuis **L'Uomo in più**, en 2001, en incarnant par la suite les fameux Giulio Andreotti et Jep Gambardella, deux créatures esseulées malgré leur trépidante existence. C'est précisément le visage de Servillo, tantôt abattu, tantôt impénétrable, qui transcende la sombre caricature et rend la douleur de la mélancolie plus tangible. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant que le cinéaste ait vu en Michael Caine le double parfait de l'acteur italien. Grâce à son humour pince-sans-rire et son air imperturbable, le comédien anglais traduit avec finesse et quiétude ce lourd *spleen*, laissant peu à peu poindre les signes d'une renaissance.

Pour compléter ce portrait, on ne peut passer sous silence l'humour corrosif de Sorrentino. Qu'il se retrouve dans les dialogues d'un personnage (« je possède le sens de l'humour » s'autoproclame impudemment Andreotti au tout début d'**Il Divo**), dans l'absurdité d'un plan (un homme déguisé en Hitler qui se tient sur une remorque alors qu'un drapeau américain se dresse en arrière-plan dans **This Must Be the Place**) ou tout simplement à travers le regard perspicace que le héros de **La Grande Bellezza** porte sur lui-même. Dans **Youth**, cette dérision se déploie beaucoup moins

implicitement — certains diront plus grassement. Néanmoins, le cinéaste ne perd jamais de vue la perversion de sa propre morale. Une critique acerbe de la culture populaire se manifeste dans une séquence musicale où une starlette (Paloma Faith, dans son rôle) s'exhibe et se déhanche sur des rythmes accrocheurs dans un excès d'effets numériques, la parfaite antithèse du cinéma de Sorrentino. Cette autoparodie, dans laquelle le cinéaste ridiculise sa propre figure de la femme sexuée, agit aussi comme un savoureux pied de nez à ses détracteurs qui lui reprochent trop souvent un machisme primaire.

C'est un Paolo Sorrentino aux aspirations moralistes qui se découvre alors. Certes, l'omniprésence des références religieuses dans son œuvre n'en est qu'un indice parmi d'autres, mais le réalisateur a toujours su mythifier ses protagonistes afin de mieux les célébrer. Dans **Il Divo**, c'était une droiture chrétienne; dans **La Grande Bellezza**, un détachement élitiste. **Youth** glorifie Mick et Fred par la tragédie de l'un et le triomphe de l'autre. Mais à quel prix? Ce sont dans ces subtilités, ce déséquilibre constant entre l'illusion et la désillusion, la jeunesse et la vieillesse, l'ironie et le drame que le metteur en scène parvient à trouver le ton juste pour illustrer sa vision du réel. Derrière cette tendance à la satire, cette obsession presque malade pour l'âge et cette brûlante passion pour l'esthétisme se cache en fait un profond désir d'explorer la condition humaine où le spectacle majestueux de toutes ces vies révèle Sorrentino comme un véritable prêcheur humaniste. 



Italie-France-Royaume-Uni-Suisse / 2015 / 118 min

RÉAL. ET SCÉN. Paolo Sorrentino **IMAGE** Luca Bigazzi **SON** Dana Farzanehpour **MUS.** David Lang **MONT.** Cristiano Travaglioli **PROD.** Carlotta Calori, Francesca Sima et Nicola Giuliano **INT.** Michael Caine, Harvey Keitel, Rachel Weisz, Paul Dano, Jane Fonda **DIST.** Fox Searchlight